

Poupée

Le décor est plutôt pathétique. Il est peut-être semblable aux rencontres de football qui se jouent le samedi et le dimanche dans le quartier. La majorité du public prend place sur les gradins en ciment. D'autres, ceux qui n'ont pas payé leur billet, se sont installés sur les arbres ou les toits des maisons voisines. Sur les deux portes d'entrée, un panneau avise que l'entrée est interdite aux enfants. On peut pourtant en apercevoir quelques-uns se presser au début des rangées menant aux meilleures places.

Ceux qui ont payé plus cher pour voir le spectacle de près ne s'inquiètent pas ; ils savent que leur siège est réservé. Quelques-uns boivent une bière, fument des cigarettes et parlent des combats précédents dans un petit stand où s'exhibe le superbe trophée d'une victoire. Chacun se vante d'être sûr de gagner les paris.

Tout en haut de deux cordes, l'une orange et l'autre bleue, tendues entre un poteau électrique et un jacaranda, une banderole se balance avec l'inscription : « Aujourd'hui, combat vedette : Muñeca *versus* Mandibula. » Muñeca, Poupée, c'est moi.

Chaque jour et pendant six mois, j'ai suivi un entraînement intensif.

Bon, écoutez, si vous ne m'avez pas encore reconnue, je suis une chienne de race American Pit Bull Terrier. J'ai des yeux jaunes avec des reflets de l'intensité des flammes, un museau rouge et je peux exercer une pression de trois cents kilos avec mes mâchoires. À ce jour, je n'ai pas perdu un seul combat. C'est pour ça que je suis enfermée dans ce réduit d'à peine deux mètres carrés, attendant que l'horloge indique deux heures de l'après-midi pour donner une première morsure à ma rivale.

Je ne me suis presque jamais souciée de savoir qui serait mon adversaire. Par contre, je suis toujours un peu inquiète quand je vois mon entraîneur changer mes exercices, qu'ils deviennent moins légers et commencent à s'intensifier, par exemple, ou que les courses passent de vingt à quarante-cinq kilomètres par jour. Je tends alors ce qu'il me reste d'oreille et je pressens que j'aurai une adversaire très difficile. Ce n'est pas de savoir contre qui je vais devoir me battre qui peut m'empêcher de dormir. Bien au contraire.

J'ai compris que j'étais arrivée la première dans cette petite arène couverte qu'on appelle un *palenque*. Je ne comprends pas pourquoi ils n'en ont pas conçu un qui soit exclusivement réservé aux chiens. Celui-ci sert aussi aux combats de coqs. Rendez-vous compte, deux animaux ovipares qui se déplument sans pitié. La dernière fois

que je me suis battue ici, ça puait le sang des ces bestioles sur deux pattes si ridicules et insignifiantes. J'en ai perdu l'appétit pendant plus d'une semaine.

Avant que l'on m'emmène dans un de ces *pickups* avec un large plateau, j'ai bu beaucoup d'eau. On m'a aussi lavée deux fois avec de l'eau froide et on m'a passé une lotion sur chacune des quatre pattes. Pendant le trajet, je suis restée enfermée dans la cage d'importation de couleur crème et bleue. Le temps est passé très vite. C'est à peine si j'ai perçu des odeurs inhabituelles comme celles qui sortaient d'étranges plantes et je ne peux toujours pas m'y faire, elles me font immédiatement éternuer.

En route, je me suis aussi souvenu de mes entraînements. Ça m'a fait rire. J'ai aussi pensé aux morsures que j'ai dû laisser sur quatre chiens de rue qui voulaient faire les malins. Je me suis aussi rappelée avec de la nausée de cette horrible odeur de pneu – ou plus exactement de caoutchouc usé – et bien sûr d'avoir trotté un nombre incalculable de fois sur la route. C'est que j'ai couru toutes les nuits, attachée à l'arrière de la voiture sur de longues distances. Cela fait aussi partie du programme de mon entraînement.

Tout ça m'a permis d'avoir de l'assurance et de me sentir fière d'être une chienne de combat. Ça me fait rire de penser que j'aurais pu naître dans la peau d'une simple femelle cocker spaniel en peluche, d'une prétentieuse pékinoise ou d'une obéissante chienne berger allemand.

Nous sommes arrivés au *palenque*. On m'a sorti de la cage comme on porte un chiot pour la première fois. Je suis entrée, le corps complètement recouvert de serviettes éponges. J'ai immédiatement reconnu une de mes adversaires favorites. Car évidemment, l'odeur du sang reste imprégnée dans le tissu pendant plusieurs mois. Il y en avait un, vert foncé, qui avait l'odeur de mon sang. J'en ai eu les poils de ma nuque tout hérissés. J'ai lancé des coups de dents en l'air et vers ceux qui se trouvaient près de moi.

Bien sûr, ceux qui sont venus m'attendre à l'entrée principale m'ont applaudie en colère, mais personne n'a osé s'approcher. Comment leur expliquer que ma rage ne correspondait pas à l'entrée traditionnelle des champions quand ils se dirigent vers le quadrilatère. Ils se jettent sur le public, ils montrent les crocs et s'ils le peuvent, ils mordent celui qui se trouve face à eux. Non, non et non. J'étais en colère à cause de l'odeur de mon sang que j'avais reniflé et qui restait imbibé dans ces lambeaux de tissu.

Nous étions dans l'arène – enfin, si on peut appeler ça comme ça ; ce n'est finalement qu'un ring de parpaings avec quatre poteaux mal attachés par de symboliques cordes en plastique.

Je disais que lorsqu'ils m'ont lâchée j'ai couru à toute vitesse en faisant semblant de croire que ma rivale était prête pour que le spectacle commence. Mais ça n'a pas été le cas. Mon entraîneur m'a crié de revenir immédiatement. Euphorique, le rare public arrivé jusqu'à ce moment-là, est entré en ébullition. De ses deux mains puissantes qui tenaient la peau de mon dos, il m'a portée dans une pièce obscure. Il m'a donné quelques tapes sur les fesses et m'a ordonné d'attendre un moment. À l'extérieur du réduit puant, un panneau était accroché faisant apparaître mon nom en lettres majuscules et soulignées : MUÑECA.

Je suis restée là presque deux heures. Je ne m'en souviens plus très bien, mais j'ai compris au bout d'un moment que Mandibule était installée à quelques mètres de là. C'est à cet instant précis que j'ai commencé à pleurer de rage. J'ai entendu quelqu'un dire une fois que nous, les Pitt Bull, nous ne pleurons jamais, mais je voudrais lui dire que les larmes ne viennent pas seulement par lâcheté, mais qu'elles peuvent aussi signifier qu'on est en colère. Et c'est bien de ça que j'étais envahie : de colère. Aussi, quand j'ai flairé la présence de Mandibule, le sang est monté jusqu'à mon nom, celui de Bull Terrier.

Avant d'aller plus loin, je crois qu'il est nécessaire que je vous parle de mon adversaire. Je ne l'avais jamais considérée comme une forte rivale jusqu'à ce qu'elle ait battu *Piraña* dans un combat acharné. Cette fois-là, j'avais été opposée à *La Tuerca*. Elle faisait honneur à son nom, enfonçant toujours profondément ses crocs, très tenace pour se battre et plate à l'endroit de ses rondeurs. Je ne crois pas qu'un mâle l'ait une seule fois remarquée. Lors de ce combat, je l'avais éliminée en moins d'un quart d'heure. Je n'avais pas reçu le moindre coup, et j'avais pu ainsi assister sur les gradins au combat suivant.

Mandibule était donc là. C'était une femelle teintée de noir avec une petite tache blanche sur la tête. Elle se lançait toujours sur son rival, en mordant sans cesse les pattes et le cou de l'autre combattante. À un moment, Mandibule s'est fatiguée et s'est laissée mordre par *Mola*, une chienne tigrée, championne pour donner des chiots. Aucune des deux n'a su que faire jusqu'à ce que *Mola* lâche une plainte stridente. Mandibule a profité de l'occasion et l'a mordue sans pitié. Une des éponges est tombée tout à côté des deux chiennes. C'était le signal de la fin du combat.

La hargne de Mandibule a fait que des milliers de fourmis se mettent à me courir à l'intérieur du ventre. Elle m'a regardée du coin de l'œil. Ça a suffi pour que tous mes poils se dressent.

Maintenant elle aboie à plusieurs mètres de là. Elle doit sûrement croire m'intimider avec ça, quoi que je n'arrête pas de sentir battre mon cœur un peu plus vite que d'habitude.

Je commence à avoir froid. Je n'ai pas pu me calmer. Du coup, j'ai commencé à mordre le bois pourri de ce réduit humide, obscur et désagréable. Je comprends maintenant ce qu'auront ressenti mes petits chiots quand ils se trouvaient dans mon corps ; je crois que la sensation doit être semblable à celle-là. Peut-être que l'atmosphère y est un peu plus saine, mais ce qui est sûr c'est que la solitude est immense – bien que la dernière fois j'ai eu une portée de cinq petits –. Oui, immense, un mot n'a pas de mesure.

Savoir que dans quelques minutes, je me battrais pour la fierté, ou que je ferais seulement ça parce que c'est mon métier. Penser que lorsqu'on se trouve dans le ventre de sa mère, on montre ses premières manifestations de hargne : en luttant pour la survie. Bien sûr, aujourd'hui je me souviens. Je n'ai pas revu mes petits. Si je les revoyais, je suis sûre que je me battrais avec les femelles ou ferais l'amour avec l'un des mâles. Je ne sais pas pourquoi je pense à eux maintenant. Il est bien possible que je regrette leurs jappements, leurs caresses de Pitt Bull qui ne vont pas plus loin que des morsures et des coups de queue. Je regrette peut-être aussi le craquement de leurs dents quand ils mâchent un os ou leurs morsures sur les oreilles. Je ne sais pas. Ce dont je suis sûre – si je sors victorieuse de ce combat – c'est que je serai en convalescence pendant deux ou trois mois. J'aurai mes règles, un mâle arrivera et il me prendra en me mordant. Après, il me fera l'amour jusqu'à satiété, pour lui bien sûr, moi je ne serai pas complètement satisfaite.

Plus tard, au bout de soixante-deux jours, j'accoucherai. Ils suceront mon lait, ils me mordront les seins et en quatre mois, je serai prête pour un nouveau combat.

Nous les femelles Pitt Bull, on vit comme ça. Certaines n'ont pas l'habileté pour combattre. Habituees peut-être à être l'inséparable partenaire d'un autre chien qui n'a pas eu non plus le courage d'être un combattant, mais qui produit des chiots bientôt aguerris pour devenir des champions potentiels. D'autres sont couvertes de fractures, mortellement blessées, ou elles gardent des arrières-cours. Si la voiture qui m'a cassé une patte quand je n'étais encore qu'un bébé chien avait eu la délicatesse de m'atrophier pour toujours un muscle, je serais sûrement en train de garder la terrasse d'une maison en étant le brise-cœur de tout le monde. Les gens diraient : quelle jolie petite chienne ! Oh, la pauvre, mais que lui est-il arrivé à sa patte... ? Et toutes ces conneries que les gens ont dans la tête quand ils ne savent pas quoi dire.

Bon, et bien voilà, je suis là. Premier appel. Mon entraîneur m'a portée jusque là. On m'a fait monter sur une balance. L'aiguille a montré : vingt-quatre kilos sept cent

cinquante. À la tête que font les autres, je comprends que je suis à la limite pour pouvoir combattre. Le public applaudit et lance des hourras. Quelqu'un crie qu'il va parier pour moi. Eh ben dis donc, j'ai de drôles d'admirateurs. Mais deux autres ont accepté de parier contre lui. Les carnets d'annonce apparaissent. On décapsule les bières. La lumière des vidéos m'aveugle par moment, mais ne je sens toujours pas la présence de Mandibule dans l'arène.

Ils doivent sûrement la peser. Ils l'ont peut-être lavée à l'eau froide. Avant je ne comprenais pas ce que l'eau signifiait. En fait, c'est très logique. Si quelqu'un a versé une substance sur nous qui repousse l'adversaire, l'eau permettra de faire disparaître toute trace de ce truquage. C'est un peu absurde, mais on ne nous a jamais demandé notre opinion là-dessus.

On m'a bandé les yeux avec l'une de mes serviettes éponges. Je me dirige vers le quadrilatère. Je sens que revient à mes narines l'odeur écœurante du coq de combat. Je viens d'être installée dans le coin gauche – le bleu –. Je vois sur un côté, un seau plein d'eau froide, des éponges, des bandes et une bombe de spray magique.

Elle est là, face à moi. Je m'aperçois qu'elle essaie de montrer de l'assurance et elle a un halètement en direction de mon coin. Ah ! Je remarque aussi qu'elle est plutôt anxieuse. Deux types avec un chapeau la soutiennent en la serrant très fort. Elle aboie intensément. Mais à certains moments, elle a des larmes de colère. Je sais toujours reconnaître quelqu'un qui pleure de colère, de peur ou par amour.

Je suis prête. Je sens encore l'odeur répugnante des volatiles et ça me met un peu plus en colère. Je n'ai pas le temps de sourciller et je sens la première charge de Mandibule. Le public applaudit. Il est au bord de la folie. J'entends des cris et même des coups de feu tirés en l'air. Je me distrais pendant une seconde. Je me retrouve sous mon adversaire qui se bat comme une furie. Elle a commencé à prendre le dessus, mais je possède une meilleure condition physique. Le combat ne dépend pas seulement de la force, la résistance fait partie de la stratégie.

Elle ne comprend rien à ce genre de choses et elle a mordu mes deux pattes avant. Quelqu'un dans les gradins m'a insultée. Il ne me manquait plus que ça. J'aimerais les voir à ma place, évitant les morsures de Mandibule qui n'entend surtout pas lâcher prise.

J'ai essayé d'attraper ses pattes, mais ça m'a été impossible. Nous n'avons pu que nous débattre en poussant fort avec le museau sur la nuque. Elle est prête à arriver jusqu'aux dernières conséquences, mais moi aussi je suis un os difficile à ronger. Sa respiration agitée m'arrive presque jusqu'aux oreilles. Elle a pris beaucoup d'avance : mes deux pattes arrière sentent la pression de ses mâchoires. Je n'avais jamais été secouée avec une telle violence qu'aujourd'hui.

Ne crois pas que tu as gagné, Mandibule. J'ai mon arme secrète : elle consiste à attaquer de face, tête baissée, et me placer sous ta poitrine. Je me retourne rapidement vers le haut et soulève le corps de mon adversaire. J'attends ensuite qu'elle tombe et j'attaque les endroits les plus vénérables.

Mais cette fois, Mandibule m'a esquivée comme l'aurait fait la meilleure ballerine. Je n'ai senti qu'une ombre noire pliant la ceinture avec agilité et j'ai reçu une nouvelle fois la pression de ses crocs sur ma nuque.

Dans le même temps, je m'aperçois que les dents de Mandibule ne serrent plus aussi fort qu'il y a vingt minutes. Pas de doute, elle a perdu de la force.

Je ne sais pas où j'ai appris ça, mais je comprends que mon résultat est plutôt positif. C'est moi qui vais la mordre de toutes mes forces maintenant. Jusqu'à ce qu'elle regrette chacune des morsures qu'elle m'a infligées sur tout le corps. Jusqu'à ce qu'elle comprenne qui commande dans ce *palenque*. Jusqu'à ce que de son coin, on jette la serviette éponge blanche sur nos têtes.

Je me retrouve dans la cage d'importation. Exténuée, sans forces et avec des blessures sur tout le corps. On a peu à peu épongé mon sang et celui de Mandibule avec une serviette. Je ne peux plus me tenir à quatre pattes à cause de la fatigue. Le pick-up roule lentement. L'étrange odeur de ces plantes m'a encore fait éternuer.

On va sûrement me laver à l'eau froide et on soignera mes blessures. Comme si j'étais une poupée de chiffon, on recoudra avec une aiguille pointue en forme de faucille les endroits où ma peau est déchirée, on me fera des injections de vitamines et que sais-je encore.

Comme je l'ai déjà expliqué, dans trois mois, un mâle viendra me sauter dessus. Il me mordra peut-être avec malice et me démontrera qu'il est plus fort que moi. Je le lui ferai croire, je me donnerai à lui. Il aura sûrement la sensation d'être un vrai champion pour combattre. Je ne saurai plus jamais rien de lui, mais j'aurai quatre ou cinq chiots. Ce sera peut-être mieux comme ça. J'ai toujours dit qu'il vaut mieux qu'ils se croient les plus forts. Moi, je continuerai à me battre jusqu'à ce que j'arrête quelque temps encore ma carrière pour allaiter mes petits.

Et un samedi après-midi, ce sera une de mes filles qui me battra dans ce *palenque* crasseux qui empeste les plumes de coq arrachées.